

II

LAGHOUAT.

Mon blé. — *Sic vos non vobis*. — En expédition. — Nos alliés. — Investissement. — Devant Laghouat. — Sur la brèche. — Ville prise. — Un document. — L'assaut. — Ceux qui se sont distingués. — Les assiégeants. — Funérailles. — Scène pénible. — Chez Péliissier. — Commandant supérieur! — Dialogue. — Un sauveur. — Dénouement. — Mes prisonniers. — Le commerce du Sud. — Mort d'un héros. — Rapports et courriers. — Le bois d'ébène. — Les trafiquants. — Moutons et chameaux.

Le système des Smalas a sombré, comme tout a toujours sombré en Algérie, à cause de l'instabilité de nos institutions politiques et surtout coloniales. Il a sombré enfin parce que trop de gens étaient intéressés à le voir disparaître. Les états-majors, les officiers voulaient avoir des régiments de spahis organisés comme des régiments de cavalerie régulière, où le service est mille fois plus facile et mille fois plus agréable. Et personne n'avait de goût pour aller s'enterrer aux confins du désert, sans distractions, sans cafés, sans pensions, et pour jouer le rôle de Robinson des sables que j'avais rêvé.

Aujourd'hui, à la place de nos anciens spahis qui étaient des cavaliers rompus au cheval et au métier des armes, avant de s'engager, on a des spahis auxquels on commence par apprendre à monter à cheval. Dieu veuille que des insurrections sérieuses ne montrent jamais qu'on a eu tort de renoncer aux vieilles mœurs

de la cavalerie indigène, qui opposait aux Arabes d'autres Arabes, perfectionnés par la discipline et fortifiés par des cadres français.

Le Gouverneur général m'avait prodigué les bonnes paroles, les félicitations, les encouragements. Il avait signé toutes mes propositions. Mais il ne m'avait pas alloué un sou, et j'étais très embarrassé pour mes constructions. Ce fut encore mon ami, l'agha Couider-ben-Mimouna, qui me tira d'affaire.

Un jour que je lui contais mes peines : « Que ne demandes-tu aux caïds, me dit-il, de te faire une Touiza? (La Touiza est l'antique corvée.) Les travaux des champs sont terminés et la saison est encore bonne. Qu'est-ce que c'est pour une tribu que le travail de dix ou quinze charrues pendant une journée? On te donnera cela, sans la moindre difficulté. Tu emprunteras la semence que tu rendras à la moisson, et ainsi, tu pourras avoir une bonne récolte qui te permettra de faire ce que tu veux. »

Le conseil était sage. Je le suivis. Un matin, je mis dans les champs de Moudjebour soixante charrues qui commencèrent à les retourner, sous la surveillance de mes sous-officiers. Couider m'avait prêté ou fait prêter les semences, et en une seule journée, tout le travail fut enlevé gaiement. J'étais ravi, je me faisais l'effort d'un gentleman farmer, et je ne pouvais m'arracher à cette plaine que je chérissais déjà en propriétaire, et dans laquelle une journée de travail bénévole allait amener la fécondité et la richesse. Et je me mis à consulter le baromètre avec anxiété, à attendre la pluie avec impatience, la pluie, la pluie bienheureuse qui allait faire lever MON blé. C'est pendant qu'il germait que de cultivateur je me fis chamelier, pour approvisionner le général de Ladmiraault.

Au retour de l'expédition, tout marchait admirablement. La récolte s'annonçait superbe, et mon plus

grand plaisir était d'aller la voir pousser, en grand enfant que j'étais.

C'est dans cette occupation agricole et pacifique que me surprit, un beau jour, un aide de camp du Gouverneur général, envoyé par lui pour savoir où j'en étais. Cet aide de camp investigateur était mon camarade, le capitaine Appert, mort, il y a deux ans, général de division, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien commandant du seizième corps d'armée, ancien ambassadeur de France en Russie. Il tombait bien, car il allait saisir toutes choses sur le vif. Nous descendîmes tous les deux immédiatement du fort de Boghar à l'emplacement de la Smala, où régnait la plus grande activité. Mes faucheurs bottelaient les approvisionnements de fourrage. Plus loin, d'autres travailleurs étaient occupés à capter et à aménager trois sources dont l'eau fraîche et limpide, sortant des rochers, allait remplacer, pour bêtes et gens, les eaux tièdes et bourbeuses de la rivière. Mes spahis vivaient contents sous la tente arabe, et leurs chevaux à la corde, mieux nourris que dans les écuries des garnisons, luisants comme des bêtes de prix, semblaient prêts à affronter toutes les fatigues. Appert se montra à la fois surpris et charmé. Je lui fis voir les plans de l'installation définitive de la smala que j'avais demandés à mon ami, le capitaine du génie Vincent; c'était fort simple: un grand carré de maçonnerie bastionné à ses quatre angles. Contre la paroi interne de deux des faces, on dressait une toiture supportée par des piliers de bois: c'étaient les écuries. Contre les autres faces, s'élevaient: un pavillon pour les officiers, un autre pavillon pour le cadre français, les cuisines, les magasins, en un mot tous les accessoires d'une caserne, y compris une salle de police.

Tout cela commençait à sortir de terre et à se dessiner sur le terrain, car, avec mon impatience fébrile, j'avais vendu mon blé en herbe, et je n'avais pu me

Ben Ouedraoui

résoudre à attendre la récolte. Je l'avais cédée sur pied à un entrepreneur nommé M. Grégoire, que j'avais connu à Blidah et qui s'était engagé, d'abord à rendre aux Arabes les semences qu'ils m'avaient prêtées, et ensuite à construire la smala avec l'excédent, sur les plans dressés par le capitaine Vincent et sous la surveillance du génie. Je dirai tout de suite, et pour n'y plus revenir, que la récolte fut superbe, dépassa nos espérances, apporta de sérieux bénéfices à M. Grégoire, et qu'ainsi mon escadron fut logé, sans que le Trésor eût déboursé un sou.

Ce fut le rapport dressé, en ces circonstances, par le capitaine Appert, qui décida le Gouverneur à étendre le système des smalas. Mais, hélas! je n'habitai jamais le palais champêtre que je devais à la bonne volonté des Arabes, car, lorsqu'il fut achevé, j'étais déjà loin.

Forcé par la saison chaude de lever son camp sous Laghouat, le général de Ladmirault, qui s'entêtait à négocier avec Ben-Nacer, pour ne pas perdre le fruit de ses démarches, avait emmené avec lui le vieil Ahmed-ben-Salem, sacrifié à son gendre dénaturé. Le vieux khaliffa ne put résister à toutes ces tribulations et tomba malade en route, sans avoir la force d'aller plus loin que Boghar, où l'on me le laissa en garde. Je ne trouvais pas que nous eussions joué un beau rôle envers lui et je m'efforçai, par mes soins, de nous le faire pardonner. Il ne se rétablit pas, et un matin son second fils, Scheik-Ali, qu'il avait conservé auprès de lui, vint m'annoncer sa mort. « Ce qui est écrit est écrit, répondit-il à mes condoléances, et nul ne peut échapper à son destin. Demande seulement pour moi au général la permission de transporter à Laghouat le corps de mon père, pour qu'il repose dans le tombeau de ses ancêtres. » Un courrier rapporta bientôt de Médéah l'autorisation demandée. Presque en même temps, le général de Ladmirault était rappelé en

France, où il allait recevoir sa troisième étoile, et remettait le commandement de la subdivision à mon ancien chef et protecteur, le général Yusuf.

En cet été de 1852, nous vîmes arriver l'archiduc Maximilien, le frère de l'empereur d'Autriche, et pour lui, Yusuf, prestigieux metteur en scène, organisa une fête arabe incomparable. Tous les goums de la province de Tittery et du cercle de Boghar avaient été convoqués, et quand l'archiduc déboucha dans nos montagnes qui formaient, sous le soleil du matin, un merveilleux décor, il en put voir les cimes couronnées et les pentes sillonnées par d'innombrables cavaliers, vêtus de leurs plus beaux habits et montés sur leurs plus beaux coursiers.

Rien ne donne une plus parfaite idée de la force, de l'élégance et de la grâce que ces cavaliers sahariens, enveloppés de burnous de fine laine, blanche comme la neige, surmontés de larges chapeaux de paille que les plumes d'autruche font ressembler de loin à des bonnets à poil de grenadiers, et campés sur des juments, vêtues de soie éclatante et, pour ainsi dire, coquettes comme des femmes.

Lorsque la chaleur du jour fut tombée, on simula, pour l'archiduc, dans la plaine Ozanneau, aux portes de la ville de Médéah, l'attaque d'une tribu en marche, avec le bétail, et les femmes renfermées dans leurs palanquins, sur les chameaux. Puis, ce fut une chasse aux autruches, j'en avais amené six de Boghar, une chasse à la gazelle, une chasse au renard, avec les grands lévriers, une chasse au faucon, et enfin une fantasia endiablée. La journée se termina par un festin monstre où notre hôte impérial put comparer les mérites respectifs des cuisines turque, arabe et française. Le général Yusuf avait un cuisinier nègre nommé Fettah, dont l'histoire oubliée aurait dû enregistrer le nom et qui avait fait ses études chez Véry, au Palais-Royal. Préparé par lui, le repas eût satisfait l'appé-

tit de Pantagruel et flatté la gourmandise de Panurge.

Pauvre Maximilien ! Qui nous eût dit alors que nous le conduirions au Mexique !

Cependant, Laghouat continuait à fermenter. Le chérif d'Ouargla, l'agitateur, le Mohammed-ben-Abdallah traditionnel (j'ai déjà dit qu'ils s'appelaient tous ainsi), exploitait le départ du général de Ladmirault, après une longue période d'inaction, la révocation du vieux khaliffa, dont le titre, mais non l'influence, avait passé à son fils aîné, brave et fidèle serviteur de la France, qui voyait tomber à rien autour de lui, dans l'oasis, le parti français. Il fallait faire quelque chose. Le général Yusuf commença par décider la construction de ce qu'on appelait une maison de commandement, sorte de poste-magasin fortifié, au cœur du pays des Ouled-Nayl, sur l'Oued-Djelfa, au pied de la forêt du Moalba. Elle était destinée au bach-acha, Si-Chérif-bel-Arch. Quinze de mes spahis furent chargés de convoier les matériaux : bois, pierre, sable, transportés à cet endroit, et d'y faire établir un four à chaux. Puis, le général vint lui-même protéger la construction, à la tête d'une colonne composée de deux bataillons du 60^e de ligne, commandés par le colonel du régiment, le marquis de Linieres, quelques compagnies de zouaves et de tirailleurs indigènes, deux escadrons de spahis, le mien et le troisième, et trois escadrons de chasseurs d'Afrique.

Le site était ravissant. C'était un plateau garni de pins, de cèdres, de tuyas, de chênes-lièges, à l'entrée d'une vallée étroite et sinueuse formée par le cours de la rivière Djelfa, qui fournit d'abord une eau excellente, bientôt imbuvable après son passage le long d'un énorme rocher de sel, et va se perdre dans la région qu'on appelle le Zahrès. Nous restâmes là, pendant six semaines, bien tranquilles et nous allions rentrer, quand nous apprîmes que le chérif n'attendait que notre retraite

pour dessiner un mouvement sur Laghouat où l'appelaient une partie de la population.

Le général Yusuf transporta immédiatement son camp en amont de l'oasis, sur l'Oued-Mzi, à l'emplacement qu'avait occupé le général de Ladmirault, à Ras-el-Mâ, c'est-à-dire auprès du barrage, qu'il n'avait qu'à rompre pour priver d'eau les jardins et réduire la ville à boire l'eau de ses puits.

Cette mesure d'intimidation sembla réussir tout d'abord, et tout le monde se tint tranquille. Le général, qui n'était pas précisément un modèle de douceur, commença par faire vendre à l'encan les biens meubles et immeubles de tous les habitants qui avaient émigré pour rejoindre les insurgés. Puis il s'avisa, avant de partir, de nommer un commandant militaire et choisit, pour ce poste, un de ses officiers indigènes, Mohammed-ben-Ahmeda. C'était un garçon très intelligent, prêt à toutes les besognes, à tous les coups de main, sans famille, sortant on ne savait d'où, qu'il avait employé souvent avec succès, dont il avait fait un lieutenant de spahis et un chevalier de la Légion d'honneur, mais dont tout le monde se méfiait, aussi bien les indigènes que les Français, ses compagnons d'armes. On lui forma une petite garde de six spahis, commandés par un de mes maréchaux des logis, Ibrahim-ben-Abdallah.

Je me rappelle avoir collaboré, avec mon ami, le capitaine Faure, à la rédaction du rapport qui devait édifier le Gouverneur général sur les avantages de la combinaison. Nous le fîmes sans conviction et par ordre, car l'organisation ne nous inspirait pas confiance, et nous trouvions détestable le choix du général. Mais il faut obéir avec la plume comme avec le sabre.

Nous rentrions enfin, toutes choses ainsi réglées, le général à Médéah, et moi à Boghar, lorsque mon maréchal des logis, Ibrahim, me rattrapa en route et me raconta que Laghouat était en pleine révolte, et que le comman-

dant avec ses spahis avait été chassé par la population.

Mon Ben-Ahmeda avait voulu éprouver la patience de ses nouveaux administrés et avait infligé des amendes à tort et à travers. Il mit le comble à l'exaspération publique en s'adjudgeant une jeune Juive qui avait, là-bas, une réputation de beauté, d'ailleurs assez peu méritée. Toute l'oasis avait pris fait et cause pour cette nouvelle Lucrece, et l'insurrection avait éclaté. Des émissaires avaient été envoyés au chérif, pour qu'il vint prendre possession de la ville, et on avait fait partir de force, parmi eux, les fils de l'ancien khaliffa eux-mêmes, nos amis.

Le général Yusuf ne fit que toucher barre à Médéah, pour reconstituer et renforcer sa colonne expéditionnaire, et, suivant sa coutume, marchant la nuit, se reposant le jour, il piqua droit dans le Sud, pour aller au delà de Laghouat, afin de couper la retraite à toutes les populations qui étaient venues dresser leurs tentes sous les murs de la ville et que l'oasis ne protégeait pas.

Un matin, en arrivant dans le voisinage de Laghouat, nous vîmes venir à nous les trois fils de l'ancien khaliffa, qui avaient réussi à s'échapper d'auprès du chérif, étaient allés demander l'hospitalité au marabout Tidjeni, dans sa ville fortifiée d'Aïn-Madhi, et ralliaient la colonne dont ils avaient connu l'arrivée.

Braves gens! pauvres alliés, ils ont constamment tout fait pour la cause française. J'aurai bientôt à raconter quels services considérables ils allaient nous rendre. Mais je dois dire tout de suite qu'ils ont été bien insuffisamment récompensés. L'un des trois, l'aîné, Ben-Nacer, est mort. Le second, Taouti, est mort. Quant au troisième, il vient mourir aussi, commandeur depuis fort longtemps de la Légion d'honneur, pourvu d'un titre honorifique, sans qu'on lui ait confié les emplois qu'il méritait et où il aurait pu nous être si utile.

Malgré toute notre diligence, notre marche avait été

éventée et les nomades avaient fui, laissant dans la ville de forts contingents chargés de la défendre. Pourtant, à sept lieues au sud de Laghouat, nous rejoignîmes une émigration considérable qui fuyait, dans laquelle nous entrâmes au galop et qui laissa entre nos mains des prisonniers et une quantité énorme de bétail. La journée fut mauvaise pour moi. J'y perdis une superbe jument arabe que je m'étais offerte afin d'être aussi bien montée qu'un agha. Un de mes sous-officiers, que j'aimais beaucoup, était démonté, et me pria de lui faire donner un cheval, pour charger avec l'escadron. Je lui confiai ma bonne jument, pour ne pas démonter un autre cavalier. En prenant le galop, mon maréchal des logis chef, assez mauvais cavalier, se laissa emballer et vint se jeter sur ma jument. Les deux hommes et les deux bêtes roulèrent par terre. Les hommes se relevèrent sans aucun mal. Mais ma jument fut tuée raide, et je regrettai ma complaisance. Ce soir-là, nous allâmes camper et enfermer nos prises au petit ksar d'El-Assafia.

Le surlendemain, après un jour de repos, il s'agissait de retourner s'installer à Ras-el-Mâ, au barrage, et nous étions obligés pour y arriver, ayant dépassé l'oasis, de la longer d'assez près, par une marche de flanc qui nous amenait sous les murs des jardins, déjà garnis de défenseurs. Nous marchions en colonne, par pelotons, assez loin de l'infanterie, quand nous fûmes assaillis par les insurgés sortis de la ville. On n'eut que le temps de commander « Pelotons à gauche ». Nous nous trouvâmes en bataille et chargeâmes tout ce monde-là, sur un terrain accidenté et peu propre à nos évolutions. Mais l'infanterie arrivait au pas de course, et tout ce qui avait quitté la place y fut définitivement refoulé. Nous allâmes, sans autre encombre, établir notre bivac à Ras-el-Mâ, où nous devions rester pendant tout le siège.

Cette journée nous coûta quelques morts et d'assez

nombreux blessés, parmi lesquels mon pauvre ami de Stael de Holstein, qui reçut une balle dans le haut de la poitrine, près de l'épaule gauche. On espéra un instant le sauver, mais il partagea le sort de tous les grands blessés et mourut au bout d'un mois, dans mes bras, à l'ambulance.

Une nouvelle reconnaissance sur la porte de l'Est fut accueillie à coups de canon. Un boulet tapa en plein dans notre colonne, sans nous faire grand mal d'ailleurs, puisqu'il n'enleva qu'une jambe de cheval. Nous sûmes que les insurgés disposaient de deux pièces de canon, dont l'une de huit, bonne et montée sur un affût roulant; l'autre à peu près hors de service. La première tira pendant tout le siège, et nos artilleurs ne devaient pas parvenir à la démonter.

Cela devenait donc tout à fait sérieux. Le chérif était enfermé à Laghouat; sa présence fanatisait les défenseurs, et le sud des trois provinces : Alger, Oran, Constantine, menaçait de s'enflammer, si on ne venait pas vite à bout de cette insurrection. Il s'agissait de ne pas recommencer les plaisanteries de Zaatcha et de ne pas s'exposer à des échecs, par des efforts successifs et insuffisants. Heureusement cette leçon encore récente avait porté ses fruits. Dans les trois provinces, manœvraient des colonnes prêtes à se concentrer, et d'Alger même, le Gouverneur général faisait partir des troupes qui, d'ailleurs, ne dépassèrent pas Médéah. La plus rapprochée de nous était celle du général Pélissier, qu'il avait formée avec les meilleures troupes de la division d'Oran, qu'il commandait en personne, et qui était déjà descendue au sud du Djebel-Amour. Aussi arriva-t-elle devant Laghouat, dès que le général Yusuf eut lancé partout des demandes de secours et averti le Gouverneur général de la tournure que prenaient les affaires dans le Sud.

Le général Yusuf et le général Pélissier avaient été

jadis très liés ; mais, je ne sais pour quelle cause, leurs rapports s'étaient refroidis. Le premier exagérait les formes de sa déférence pour son supérieur, et le second y répondait par une familiarité affectée et gouailleuse. Dès que la colonne d'Oran fut signalée, le général Yusuf, suivi de tous ses officiers, se porta à sa rencontre, et crut l'occasion bonne pour placer un petit discours. En abordant le général Pélissier, il commença ainsi : « Mon général, nous sommes tous très heureux de vous voir venir partager nos travaux... » Et le général Pélissier d'interrompre aussitôt : « Comment, partager ? C'est diriger que vous voulez dire... » Et comme Yusuf, interloqué, toussotait pour retrouver le fil de sa harangue : « Vous êtes enrhumé, Yusuf ? Ah ! par exemple, je veux bien partager votre rhume. Comment va madame Yusuf ? » Le discours était fini, et l'orateur se mordait les lèvres, pendant que nous nous mordions les moustaches pour ne pas rire.

Cependant le général Pélissier accepta de bonne grâce une invitation à dîner pour le soir même, et fut éblouissant d'entrain, de confiance et de bonne humeur pendant tout le repas, faisant des mots à propos de tout et de rien. Le capitaine Guard lui expliquait que la ville était fortifiée, qu'elle était entourée d'une chemisette en briques et renforcée par huit tours faisant l'office de bastions. « Huit tours, dit le général. Celui que nous allons leur jouer fera neuf. » Le jeu de mots n'avait rien de bien extraordinaire ; mais si loin de Paris, on n'est pas difficile, et il fut accueilli comme un prodige d'esprit. Avant de se retirer, le général Pélissier donna des ordres pour une reconnaissance projetée pour le lendemain. La division d'Oran s'était établie sur la rive droite de l'Oued-Mzi, dont nous occupions la rive gauche. Plus au sud, s'était installée la petite colonne venue la veille de Bouçaada sous les ordres du commandant Pein : deux escadrons de chas-

seurs d'Afrique et une très forte compagnie de tirailleurs indigènes.

Il est utile, pour bien comprendre l'histoire de ce petit siège, de se rendre un compte sommaire de la position de la ville de Laghouat. Elle est bâtie sur deux rochers qui émergent d'une plaine s'étendant au loin vers le Sud, et sur la rive droite de l'Oued-Mzi. Un canal, dérivé de la rivière, passe entre les deux rochers, et, après avoir arrosé les jardins du nord, va arroser les jardins du sud, séparant ainsi la ville en deux quartiers : le quartier de l'est habité par les Oulad-Serghines, et le quartier de l'ouest habité par les Hallaf, quartiers entre lesquels règne généralement une discorde qui va jusqu'à des rixes, où il y a parfois mort d'hommes. Le rocher de l'est est taillé à pic, et descend brusquement à la rivière. Celui de l'ouest s'étend dans la plaine, par un moutonnement de sommets décroissants et séparés par des cols assez larges. Ces rochers sont d'une aridité absolue. Ils ne portent pas un atome de terre végétale, et leur aspect désolé contraste avec le vert intense de l'oasis qu'ils coupent en deux. Les jardins de cette oasis sont plus beaux et plus nombreux au nord qu'au sud, parce que ceux du nord sont servis les premiers par les eaux du canal, qui arrivent en moins grande quantité au sud.

L'aspect général du pays est d'une tristesse grandiose. En dehors de l'oasis, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit pas un brin d'herbe. Partout des pierres calcinées. Partout du sable. Dans les profondeurs du Sud le désert apparaît stérile et nu. Du côté du nord, le regard est arrêté par une ligne de rochers qu'un sable jaune, rutilant, plaqué dans leurs anfractuosités, fait paraître plus noirs et plus brûlés. Dans les grandes chaleurs de l'été, alors que l'air vibre autour de soi, on dirait voir des flammes léchant du charbon. En 1853, lorsque le peintre Fromentin vint